

LA COMMUNICATION ENTRE LE CÉLÉBRANT ET SON PEUPLE

DIEU, personne ne l'a jamais vu. Nous ne pouvons l'atteindre qu'à travers les signes qu'il a répandus et répand dans le monde et dans l'histoire. A nous de reconnaître Dieu à l'action dans les êtres ou dans les événements, ces « maîtres de sa main », comme les désignait Pascal. Sa grâce même ne nous parvient que par la voie des créatures, comme sa Parole s'est faite homme pour nous apparaître dans sa plénitude. Jésus-Christ, mort et ressuscité, tel est le signe essentiel, le Médiateur unique entre Dieu et l'homme.

La liturgie eucharistique, par le moyen de nos signes imparfaits, renouvelle ce mystère de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ. C'est pourquoi, à la messe, le prêtre célébrant se trouve, comme Jésus-Christ, et dans sa fonction même, en situation de médiateur.

Le prêtre célébrant est un médiateur.

Nous le savons, tous les chrétiens qui participent à l'action liturgique sont célébrants. Mais le prêtre qui préside l'assemblée est éminemment le « célébrant ». Et là, il est médiateur. Il se tient debout entre Dieu et l'Eglise vivante qui se rassemble autour de lui. Il représente Dieu devant l'Eglise et l'Eglise devant Dieu. Il re-présente, je veux dire : il rend présent Dieu à l'Eglise et présente l'Eglise à Dieu.

Les conditions de cette médiation peuvent être évoquées à des niveaux divers. Du point de vue juridique, le célébrant doit être ordonné prêtre et accomplir les rites prévus. Du point de vue spirituel, il doit être en « état », capable de relier entre eux les divers membres de l'assemblée et de les relier ensemble à Dieu. Ceci exigerait que le prêtre soit assez rempli de Dieu pour le donner au peuple chrétien, non comme une vérité, mais comme une présence vivante, et assez intégré à son peuple, participant à sa vie pour assumer son offrande et le faire exister

devant Dieu. C'est une exigence qui va loin. L'acte liturgique doit d'abord être un acte d'amour. Sans la charité, la liturgie non plus n'existe pas.

Mais c'est d'une troisième condition que je voudrais parler ici. Non qu'elle soit prépondérante, mais parce qu'elle donne accès aux deux autres.

Si l'on me permet d'employer une expression de théâtre, même si elle paraît d'abord irrévérencieuse, je dirai qu'il faut « passer la rampe ». J'entends : il faut que la médiation se réalise, que la relation s'établisse entre Dieu et le peuple assemblé. Et le prêtre qui célèbre est responsable de cette union, il est le médiateur essentiel. Un peu comme la cantate ou la symphonie atteignent l'auditeur par la médiation du chef d'orchestre.

Le célébrant se situe en effet au point de la rencontre. C'est ce qui fait sa grandeur, c'est aussi ce qui exige son humilité, cette humilité qui, selon l'étymologie même du mot, est simple consentement à la réalité terrestre. Car le prêtre célébrant ne doit pas oublier qu'il est un homme et que c'est à travers son humanité que se fait la médiation, par le moyen de son âme, de son esprit, de son cœur, mais aussi par sa voix, par ses gestes, par ses attitudes. Son corps devient à ce moment, en un certain sens, un signe sensible de la grâce, comme le pain, le vin, l'eau, l'huile sont aussi des réalités humbles, c'est-à-dire terrestres, des réalités toutes simples et matérielles, mais qui sont les véhicules inévitables de la grâce.

Pour cette raison, il a semblé bon aux responsables de cette session d'attirer l'attention des participants sur les conditions techniques de la communication entre célébrant et assemblée et en particulier sur le soin que nous devons apporter à l'expression corporelle dans la célébration de la messe. Non pour accorder un caractère absolu à la technique. Nous avons tous assez de foi pour être certains que Dieu, le Dieu des cadets, le Dieu des Anawim, sait se passer et même faire fi des compétences techniques. D'autant qu'une confiance trop grande dans l'efficacité de la technique donnerait plus d'importance au « paraître » qu'à l'« être » et aboutirait à un formalisme froid et sans âme. Or, qu'est-ce qu'une technique sans âme ? Elle peut avoir l'apparence d'un beau fruit, mais celui-ci demeure artificiel, et jamais personne n'en fera sa nourriture.

Nous savons, aussi bien, que nous ne pouvons négliger les exigences techniques et qu'une certaine forme de conscience qui les méprise transforme le rite sacramentel en geste magique et contredit la volonté du Dieu qui nous a créés corps et âmes pour que l'un et l'autre soient à son service, portent témoignage de son existence et propagent son salut.

Il est certain, d'autre part, que les changements intervenus dans le mode d'expression liturgique, soit par l'emploi du français, soit par la modification de certains rites, constituent une urgence supplémentaire et exigent, aujourd'hui plus encore

qu'hier, que nous apportions un soin particulier dans la présentation et l'ordonnance des célébrations. La réforme, dans ses moindres détails, a été inspirée par un souci pastoral, à savoir le souci d'une participation plus consciente et plus active des fidèles à la messe. Il est indispensable que ce souci se retrouve au niveau de nos attitudes personnelles.

Le souci permanent de l'assemblée.

Le prêtre qui préside la célébration doit se souvenir d'abord et toujours qu'il n'existe pas par lui-même et pour lui-même, mais que c'est le peuple rassemblé autour de lui qui le fait exister comme célébrant, que c'est le peuple en état d'Eucharistie qui fait exister l'Eglise à cette heure et dans ce lieu, et l'Eglise, c'est Jésus-Christ vivant aujourd'hui sur la terre.

Cela, il faut que l'assemblée le sache aussi. Ses attitudes, sa voix, son silence, sa présence, en un mot, expriment l'Eglise dans l'acte du sacrifice. Elle est à ce moment, plus qu'à aucun autre, le signe de Jésus-Christ, elle est à sa manière le sacrement du Christ. Il sera bon de l'expliquer avec soin aux fidèles. Un curé me confiait qu'après six mois de campagne d'année A.C.G.F., il avait constaté que sur vingt-trois personnes assidues aux réunions, neuf seulement avaient commencé de percevoir le sens de l'assemblée. Il y faut donc beaucoup de patience et l'appui de la grâce de Dieu. C'est cependant indispensable.

Il faut que le peuple chrétien participant à la messe comprenne que si nous lui demandons de se grouper, ce n'est pas pour des raisons de commodité ou de discipline, mais pour signifier l'unité du Christ, l'unité de l'Eglise. Nous devons poursuivre patiemment l'éducation de nos assemblées liturgiques si nous voulons que les chrétiens ne s'imaginent pas que nous les faisons lever ou asseoir pour le bon ordre général, ou même que certains ne considèrent pas le meneur liturgique — je cite — « comme une sorte d'adjudant qui donne ses ordres », si nous voulons ne pas être accusés de faire de l'esthétisme lorsque nous demandons aux fidèles de chanter ensemble et de bien chanter, de répondre exactement aux invitations du célébrant : « Et avec votre esprit... Rendons grâces à Dieu... » Il faudrait que le peuple chrétien ait conscience que tout ceci n'est pas pur formalisme, mais condition d'une vraie participation, que ce n'est pas une manière de l'occuper, mais affirmation de son unanimité, que l'Amen n'est pas simple conclusion, un point final de la tirade du prêtre, mais comme un accord parfait épanouissant la phrase musicale, et que la matière de le prononcer exprime la qualité de cet accord.

Un peuple rassemblé, un peuple qui chante, un peuple qui parle et qui prie en silence, qui manifeste ainsi son unité, qui exprime Jésus-Christ, qui participe en réalité, cela aussi est une condition essentielle pour qu'il y ait communication.

I

LA MÉDIATION DE L'ÉQUIPE LITURGIQUE

Le célébrant n'est pas seul pour assurer la médiation entre Dieu et l'assemblée. Il agit au sein d'une équipe liturgique dont il doit se sentir aussi solidaire qu'un commandant l'est de son équipage tout au long d'une traversée.

Cette unité doit apparaître dès le début de la messe dans le rite d'entrée. Partons, si vous voulez bien, de cette situation concrète pour essayer de définir quelques conditions techniques essentielles qui permettront, par une communication plus vraie, d'atteindre à la participation.

1. La procession d'entrée.

La procession d'entrée est un moment essentiel. Nous savons tous aujourd'hui combien sont importantes pour son éducation les premières années de la vie d'un homme. Il en est ainsi des premiers instants de la célébration.

Il s'agit, dès le premier moment, de manifester une présence, de donner le ton.

Il en va un peu d'une cérémonie liturgique comme d'un chant choral. Si le ton est mal donné, si le premier accord est faux, même si la chorale ou le soliste retombent sur leurs pieds, nul ne pourra empêcher que la première impression ait été désagréable. Il faudra beaucoup de talent et d'énergie pour réparer la défaite initiale.

Si le célébrant est persuadé de ce que nous disions tout à l'heure, à savoir qu'il est celui qui fait le lien, l'unité, qu'il est le médiateur — un peu comme l'acteur est le médiateur du personnage qu'il représente —, si le célébrant se souvient qu'il est le représentant de Jésus-Christ devant son Eglise, alors il aura à cœur que cette présence soit manifestée dès le début de la cérémonie.

2. Avant le départ.

Il serait bon, avant de commencer, de ménager un instant de concentration, que la procession parte d'une sacristie latérale ou qu'elle parte — ce qui me paraît souhaitable — du fond de l'église. Comme un temps de respiration nécessaire avant un mouvement que l'on doit exécuter. Peut-être n'y prêtons-nous pas assez attention.

Vous comme moi avez eu l'occasion de faire partie de ces processions d'entrée où, après un bref coup du plat de la main

droite sur le bréviaire transformé en claquoir dans la main gauche, tout le monde se presse vers la porte après un traditionnel et hâtif salut à la Croix. Allons-y. La machine se met en mouvement. Les enfants de chœur arrêtent pour quelques instants les jeux de la sacristie. Un assistant s'avance en tirant sur un surplis récalcitrant. Il peut même arriver que le célébrant ne soit pas le dernier à pénétrer dans le chœur. L'orgue triomphe. Le chant s'élève. Une génuflexion générale, chacun selon son rythme. Une sonnette autoritaire. La messe est commencée... Je brode un peu..., si peu!...

Or tout serait peut-être différent si l'habitude était prise de quelques secondes de silence, relaxation et concentration à la fois, un peu comme l'athlète se recueille avant de lancer le javelot. C'est cela, il se recueille, il se rassemble; tout ce qui était dispersé au-dehors, il le concentre en lui afin d'être attentif à ce qu'il va faire et uniquement à cela. Voilà le recueillement. Il est bon, je crois, pour tous ceux qui participent à la procession d'entrée, d'observer ce temps de respiration, de recueillement, ces quelques instants de désert, utiles et féconds, avant que ne s'ouvre la vie active. Car, le mot lui-même l'implique, la liturgie est action.

Alors, reprenons. Tout le monde est debout, le corps droit mais détendu, autour du prêtre célébrant qui est déjà le centre de la prière. L'esprit et le corps sont au repos, au silence... une sorte de paix physique et spirituelle.

Un simple signal, avec le moins de bruit possible, peut-être même sans bruit du tout. Tous saluent la Croix. Un salut, pas un vague petit coup de tête, mais une inclinaison vraie, sans hâte, du buste et de la tête.

C'est alors une procession consciente aussi qui s'avance dans l'église. La conscience appelle la conscience. Le silence appelle le silence. L'Esprit rejoint l'Esprit. L'assemblée entrera mieux dans le jeu. Elle va être mise beaucoup plus vite en condition de célébration.

3. La marche.

Il faudra peut-être faire découvrir le sens de la marche, signe d'une Eglise vivante qui est Jésus-Christ en mouvement sur les routes de l'Histoire.

Car il ne suffit pas que chacun soit à sa place et accomplisse de son mieux les mouvements indiqués. Il faut qu'il sache pourquoi il les accomplit, afin de donner une intention, un sens, une existence à l'acte qu'il pose. Autrefois, je ne comprenais pas. On appelait « Leçons de liturgie » l'exposé de rubriques auxquelles il fallait se conformer. Certes, les rites sont une part de la liturgie; encore faut-il qu'ils deviennent des signes. Il me semble que la procession d'entrée n'aura pas tout à fait la même allure si les choristes et le clergé qui la composent ont conscience de

signifier l'Eglise en marche ou s'ils exécutent simplement un défilé, magnifiquement réglé peut-être, mais réduit aux dimensions d'une parade.

Ceci dit — et à cause de cela même — il faut une grande rigueur dans l'exécution du mouvement processionnel. Ne croyons pas qu'une présentation ordonnée puisse nuire à la vérité de la célébration. Elle la conditionne au contraire. Considérons un spectacle ordinaire. Il est certain que l'acteur qui ne connaît pas son rôle et ne sait pas exactement la place où il doit se trouver à tel moment de l'action est prisonnier de son texte et des déplacements qu'il improvise avec maladresse. Ses gestes hésitants ne traduisent nullement une intention. Or c'est l'intention qui donne à l'acte un caractère proprement humain. L'acteur n'est spontané que s'il a accepté de se plier patiemment aux disciplines préparatoires de la représentation. La liberté s'exprime à travers cette spontanéité acquise.

De même le célébrant et l'équipe liturgique ne présenteront une cérémonie qui entraîne l'adhésion de l'assemblée que si les divers mouvements et emplacements sont parfaitement connus. Les tâtonnements, les chuchotements, les gestes inutiles, les déplacements inopinés, tout cela ne crée pas un climat favorable à la prière.

Revenons à la marche processionnelle. Elle doit revêtir certaines qualités.

a) Elle est une *marche*.

Il faut donc savoir marcher. Et croyez que ce n'est pas une tautologie... Marcher, c'est un des premiers exercices qu'apprend l'enfant soutenu par les bras vigilants de sa mère. Marcher, cela veut dire mettre un pied devant l'autre. Bien sûr... mais il y a une manière de mettre un pied devant l'autre qui traduit une certaine dignité humaine. Il existe des gens dont la démarche est raide et sèche. D'autres marchent mollement ou lourdement. Le résultat n'est pas meilleur. Il serait pourtant simple de dire à ces derniers que s'ils ne laissaient pas leur corps tomber en avant, leur marche deviendrait tout de suite plus légère et partant plus humaine. Il serait facile de dire aux premiers que s'ils rejetaient moins le buste en arrière alors qu'ils s'avancent, ils éviteraient la disharmonie qui donne de la raideur à leur démarche et celle-ci deviendrait plus souple. Encore faut-il le savoir...

Il me paraît que nous avons là, parfois, vis-à-vis des jeunes, voire des adultes, de nos équipes liturgiques un service d'éducation qui dépasse le cadre des célébrations et peut leur être d'une utilité évidente dans leur vie de relations avec les autres.

b) La procession est aussi une *marche ensemble*, un cortège.

Ici, je me permettrai de donner deux conseils. Avez-vous parfois assisté à un défilé de 14 Juillet sur les Champs-Élysées,

ou à la projection d'un film de Eisenstein dont certaines compositions ont parfois des allures de liturgie... athée ? Si oui, souvenez-vous.

Je crois que l'une des conditions nécessaires pour que l'intention de la marche apparaisse derrière le geste est d'abord que les distances soient respectées, que le cortège soit aéré. La croix doit bien se détacher. Qu'elle soit belle et de dimensions suffisantes, pas une petite croix toute timide et paraissant s'ennuyer à l'extrémité de sa longue hampe. Ce n'est pas la hampe qui importe, c'est la croix. Si les acolytes la précèdent ou la suivent, qu'ils la laissent bien en arrière ou en avant. Si des prêtres font partie du cortège demandez-leur de ne pas se tasser les uns contre les autres. Que le livre de la Parole de Dieu soit en évidence, seul et fermement présenté. Que le célébrant, s'il clôt la marche, soit nettement en arrière, comme le personnage essentiel, comme si les autres lui ouvraient la voie.

Je dirai volontiers qu'il en va des distances dans une marche processionnelle comme des silences dans la proclamation d'un texte. Elles constituent le repos, la détente nécessaire. Vous avez observé de ces façades où nul espace vide ne laisse l'œil se reposer. Vous dites vous-mêmes qu'elles sont surchargées, la profusion des détails est telle que rien ne se détache plus. Vous n'admirez plus rien. Je me souviens par contre de cette salle du Prado à Madrid où est exposé le tableau des *Ménines*, un chef-d'œuvre de Vélasquez. Une salle entière pour un seul tableau. Mais quelle présence et quelle plénitude !

Ainsi je ne pense pas que l'intensité du mouvement processionnel soit fonction du nombre des participants. Rien ne sert d'aligner vingt gosses en désordre. Ce qui donne à un mouvement, comme à un être, sa plus grande dimension, c'est sa qualité.

L'autre conseil que je donnerai, et qui est un conseil tout pratique, c'est d'éviter les déhanchements désordonnés. Si dans une marche processionnelle les uns se balancent vers la droite pendant que les autres penchent vers la gauche, cela donne une allure négligée incompatible avec une procession liturgique. Pour cela encore, il faut être maître de son corps.

c) Enfin la procession d'entrée est *une marche au milieu d'un peuple.*

Ce peuple qui nous entoure, qui nous accueille, c'est tout entier que, de cœur, il doit nous accompagner dans notre progression vers l'autel. Il faut certainement nous sentir responsables, solidaires de chacun des membres de l'assemblée. Si notre procession n'est pas uniquement parce qu'il en faut bien une, mais si elle apparaît comme une montée vers l'autel, une montée de notre être tout entier, corps et âme, une montée de tous les ministres ne faisant qu'un seul cœur et accomplissant une même démarche, alors, au fur et à mesure qu'elle se dérou-

lera et que les refrains du processional l'accompagneront, c'est tout le peuple avec nous qui pénétrera lentement mais sûrement dans le mystère de la Parole et de l'Eucharistie où nous avons l'intention de l'introduire.

Si notre procession est telle, les fidèles, sauf exception, prendront la messe au sérieux dès le départ. Je me rappelle cette triple procession qui précédait les grand-messes de mon enfance : une première de bas en haut de la nef pour l'aspersion, une seconde autour de l'église aux accents de l'hymne du jour et enfin la procession d'entrée de la messe. Quel ennui ! Il y avait là, en quelque sorte, une inflation de la procession. Et qui dit inflation dit dévaluation, chacun le sait. Aujourd'hui, temps d'une politique de déflation peut-être..., nous ne connaissons plus qu'une seule procession. Tant mieux, certes. Mais donnons-lui toute sa densité.

Nous voici enfin devant l'autel. Je vous entends : à cette vitesse, nous ne sommes pas près d'atteindre la bénédiction finale. Rassurez-vous. Je n'ai nullement l'intention de décrire ainsi toute la messe. Ce qui me paraît utile ici, c'est, à propos de quelques gestes ou mouvements essentiels pris dans l'un ou l'autre moment de la messe, de définir une exigence, d'indiquer une méthode de réflexion, de tracer quelques pistes, des lignes de recherche en vue d'une solution. Je suis persuadé que votre intelligence et votre attention pastorales sauront faire la transposition et appliquer ces quelques idées aux divers temps, aux diverses attitudes de l'action liturgique. Les applications concrètes seraient à faire dans des ateliers. Ce n'est guère réalisable ici. Mais n'avez-vous pas vos ateliers permanents que sont vos équipes liturgiques dominicales ?

Pour ma part, je crois à l'importance de ces premiers moments de la messe. De ces chrétiens tout à l'heure dispersés dans leurs occupations et leurs préoccupations, ils commencent de façonner une assemblée, ils mettent cette assemblée en état d'accueil, ils l'aident à exister en tant que communauté, à s'inventer peu à peu cette âme commune sans laquelle il ne saurait y avoir de véritable célébration eucharistique.

4. Les préparations nécessaires.

Je devrais parler du prêtre célébrant. Mais il est impossible de l'isoler dans l'acte liturgique. Il est l'acteur principal : il faut s'en souvenir tout au long de la célébration, soit dans la place qui lui est affectée par celui qui règle la cérémonie en l'adaptant au lieu propre où elle se déroule, soit dans l'ordonnance des autres ministres par rapport au président d'assemblée.

Il n'est pas possible non plus d'isoler le prêtre célébrant au cours de la préparation et là je me permets d'insister, car cela me paraît important. Combien de célébrants estiment fastidieux d'assister à une répétition de cérémonies et ce d'autant plus

qu'ils sont plus habitués ou plus élevés en dignité. Je ne pense pas que cela soit du temps perdu de consacrer quelques instants à la préparation « scénique » de la messe.

Comme il est dommage que des chrétiens assistant à une concélébration sortent en faisant remarquer que le célébrant principal semblait le moins informé sur les gestes qu'il devait faire. Il est aussi surprenant d'entendre un prêtre vous dire : « Pourquoi répéter une concélébration ? Ce n'est pas difficile... » Trouvez-vous normal que des célébrants entonnent le *Gloria* pendant le Carême, ignorent les paroles de l'envoi final, oublient de proclamer la secrète, chantent « Le Seigneur soit avec vous » sur deux ou trois mélodies différentes au cours de la même messe ?...

Et là, je donne un peu le point de vue de l'usager, car ayant été pendant plus de vingt années chargé de la schola, j'ai pu voir le déroulement des offices et saisir les réactions des chanteurs. Il faut constater ceci : une schola consacre parfois une heure ou plus à la préparation de la messe dominicale, l'équipe liturgique fait parfois une mise en place chaque semaine, mais si le célébrant donne l'impression qu'il ne sait pas très bien ce qu'il doit faire, quelles seront les réflexions — au moins intérieures — des autres participants ? Trouveront-ils que cela est sérieux ? Et le célébrant joue-t-il encore absolument son rôle de médiateur de la prière commune ?

Evidemment, nous avons l'habitude de célébrer... Mais les habitudes vieillissent, elles se transforment en routines, voire en manies, elles nous limitent et nous emprisonnent. Elles s'usent et se ternissent comme les vieilles chasubles. Nous renouvelons les ornements, c'est bien, ce n'est pas suffisant si nous ne faisons pas en même temps l'effort de nous rajeunir nous-mêmes, et comment le faire autrement qu'en acceptant, de temps à autre, de repartir à zéro ?

J'ajouterai ceci : Est-ce que nous ne serions pas surpris, étonnés même, si lors d'une répétition de théâtre, tous les acteurs étaient là sauf celui qui tient le rôle principal, sous le prétexte qu'il sait, lui, ce qu'il a à faire et à dire ? Pourquoi donc cela ne nous inquiète-t-il pas lorsqu'il s'agit de la préparation d'une cérémonie ? Et ne croyez-vous pas que l'absence du célébrant lors d'une répétition de messe ou son remplacement par un répétiteur de service peuvent parfois étonner les membres de l'équipe, même s'ils n'expriment pas tout haut, même s'ils ne se formulent pas cet étonnement ?

On me trouvera peut-être bien exigeant. Mais j'ai tellement souffert de cette impréparation des présidents d'assemblée que je ne sais pas cacher mes sentiments. Et si nos liturgies de la semaine sainte ou nos grand-messes n'ont parfois su engendrer que de l'ennui, peut-être y a-t-il eu de notre faute. Nous accusons les structures. Les structures ont bon dos. Elles ne savent pas se défendre. Il faudrait peut-être aussi scruter notre cœur pour y découvrir, partiellement du moins, l'explication de certains échecs.

II

LA MÉDIATION PERSONNELLE DU CÉLÉBRANT

A. SES ATTITUDES CORPORELLES

Le célébrant est médiateur dans l'acte liturgique par sa personne tout entière, donc également par son corps. Si le corps de tout chrétien est membre du Christ, combien plus le corps du prêtre dans l'acte même où saisissant en ses propres mains le pain devenu signe, il prononce ces simples mots : « Ceci est mon corps. »

Il est donc urgent que je prenne conscience que moi, prêtre célébrant la messe, par la médiation de mon corps, j'établis la communication entre le peuple chrétien et son Dieu. C'est pourquoi je dois apporter un soin particulier à l'expression corporelle au cours de la célébration liturgique.

Si vous le voulez bien, partons encore de quelques exemples concrets.

1. Le baiser à l'autel.

Nous avons tout à l'heure laissé la procession au moment où elle entre dans le chœur. Acolytes, thuriféraire s'il y a lieu, cérémoniaire, lecteur, commentateur, ... tout le monde est en place, autour de l'autel suivant une disposition soigneusement étudiée à l'avance. Le chant d'entrée se poursuit. C'est alors que se situe, bien mis en relief par les nouvelles règles liturgiques, un geste important et qui peut être saisissant — non au sens mélodramatique du mot — mais au sens le plus obvie, c'est-à-dire que les participants peuvent être saisis tout entiers par ce geste : le baiser du célébrant à l'autel.

Deux manières de le réaliser. La première : monter prestement les marches, déposer sur la pierre d'autel un baiser bref et indifférent et rejoindre vivement le siège par le plus court chemin. Il sera alors permis, à juste titre, de se demander pourquoi avoir conservé, dans les nouvelles dispositions, ce résidu atrophié de l'ancienne liturgie. Il y a une deuxième manière. Nous croyons que ce geste a un sens et nous voulons le faire découvrir, le transformer en acte : c'est la rencontre du célébrant et de l'autel. *Altare quod Christus est... Sacerdos alter Christus...* Nous sommes en plein mystère, à l'un de ces instants dont la plénitude nous envahit et nous dépasse. Seul le silence est assez vaste pour en couvrir l'étendue et pour en porter tout le poids. Et peut-être que pour cette raison je n'hésiterai pas à faire taire quelques secondes les voix du chant d'entrée.

Voici. Tous sont en place autour de l'autel. Immobilité. Silence. Le président d'assemblée s'avance, seul. Il gravit les degrés de l'autel : non pas raide, non pas avec lassitude, non pas en lançant le corps en avant à grands renforts de mouvements d'épaule, mais gravement (il gravit, avons-nous dit), lentement, avec souplesse cependant et dans un mouvement continu.

Il s'approche de l'autel : ni trop loin, ni trop près. Trop loin, il s'écrasera en un mouvement disgracieux; trop près il devra tordre le buste. Dans les deux cas, le geste perdra de sa dignité. Le prêtre se place à bonne distance, bras repliés, les mains légèrement posées sur l'autel. Il s'incline, sans se laisser tomber sur les bras, toujours maître de son corps : les bras ne jouent leur rôle d'appui que vers la fin du mouvement. Alors il baise l'autel. Les lèvres en contact avec l'autel. Baiser, signe de l'amour. Voici donc ce simple geste extérieur chargé d'une signification très dense, transformé en acte d'adoration, en acte d'amour. Et le peuple chrétien s'unit au geste du célébrant et adore avec lui.

Dites-moi, est-ce que cet essai ne vaut pas la peine d'être tenté sérieusement ?

2. La gémuflexion.

Le célébrant descend de l'autel, veillant à garder le même rythme que pour la montée, évitant de se laisser tomber, mais plaçant son poids très haut dans le buste, afin de conserver à sa démarche la sobriété et la dignité qui conviennent.

La gémuflexion qui suit doit être un mouvement d'ensemble. Si nous voulons que nos choristes et d'une manière générale les chrétiens n'expédient pas leur gémuflexion mais en fassent l'expression consciente d'une prière, il nous faut donner à celles que nous accomplissons devant eux l'ampleur et le sérieux nécessaires.

Se mettre à genoux est un geste pénible. Peu d'hommes et de jeunes gens veulent encore prier à genoux, à moins qu'ils ne soient pris dans une certaine ambiance ou en dehors de leur milieu habituel. S'agenouiller est un acte d'humilité et, de ce fait, c'est, pour beaucoup, un geste humiliant, une humiliation. Je dois avouer que, pour ma part, il m'a été utile de découvrir autour de moi cette répugnance à la gémuflexion, car elle était devenue un geste plus ou moins mécanique — on en fait tellement et on s'y est accoutumé si jeune! Cela a été pour moi l'occasion d'une nouvelle prise de conscience et j'ai compris que la gémuflexion pouvait être aussi une affirmation de soi.

La gémuflexion accomplie au cours d'une cérémonie liturgique peut manifester que ce geste est en même temps un acte d'humilité et un acte digne. Pour ceci, la première condition est qu'elle soit bien faite. Je veux dire : que tous la fassent ensemble. Et pour obtenir cette unité de mouvement, il faut d'abord qu'à

la descente de l'autel le célébrant prenne le temps de se retourner, de reprendre son équilibre et c'est lui alors — et non un claquoir bruyant autant qu'inutile — qui doit avoir l'initiative et donner le tempo du mouvement. Le genou une fois posé à terre, il importe de marquer un temps d'arrêt. Puis tous se relèvent lentement et ensemble.

Précisons que, d'une manière générale, si l'on veut donner aux gestes liturgiques collectifs la cohérence indispensable à leur bonne exécution, il faut toujours décomposer les mouvements. Les faire tuiler les uns sur les autres n'aboutit qu'à un désordre qui nuit énormément à l'expression.

3. La collecte.

Le célébrant est maintenant à son siège. Si vous voulez bien, passons directement à l'oraison sur l'assemblée. Pour la première fois, avant l'oraison, le célébrant s'adresse directement au peuple pour le saluer et affirmer la présence du Seigneur : « Le Seigneur soit avec vous¹ ». Le geste doit correspondre au texte et exprimer le salut. Les bras sont ouverts largement en avant et les mains sont tendues vers l'assemblée, comme lorsqu'on s'adresse à quelqu'un pour le saluer.

J'avoue que j'ai toujours été étonné, dans le passé, du geste étriqué que l'on avait l'habitude de conseiller pour accompagner le *Dominus vobiscum* ainsi que du conseil que l'on donnait de baisser la tête en prononçant ces paroles. Il me semble que si nous voulons que notre célébration se déroule dans un climat de vérité, il faut que nos gestes correspondent à la réalité (transposée) du geste quotidien. La liturgie aurait, je crois, tout avantage à ce que nous mettions un terme à la confusion fréquente entre hiératisme et rigidité, entre respect et timidité, entre le recueillement, la gravité, le sérieux, et une certaine forme de componction plus ou moins affectée qui désincarne le geste, sonne faux et laisse froid.

Lorsque le célébrant prononce les paroles de l'oraison, il s'adresse à Dieu. C'est donc vers lui qu'il doit tendre les mains. Et comme il est habituel pour nous de prier notre Père qui vit aux cieux, c'est vers « en haut », me semble-t-il, que le célébrant doit plutôt tourner la paume de ses mains.

Vous allez trouver que j'entre beaucoup dans le détail et que je tombe dans un nouveau rubricisme. Il faut certes y prendre garde. Mais soyez tranquilles, je n'irai pas plus avant dans l'exploration des mouvements de la messe et des attitudes du président d'assemblée. Là encore, j'ai cherché simplement à préciser une nécessité et à définir une méthode. Si nous voulons que le dialogue s'établisse entre l'assemblée et nous, il est nécessaire

1. Cf. le commentaire de ces mots dans *Notes de pastorale liturgique*, n° 53, p. 39.

que chacun de nos gestes manifeste une intention, que nous le fassions non pas tant parce que c'est prescrit que parce que nous en avons compris le sens et que nous voulons en faire un signe.

Le langage courant dit : « C'est l'intention qui fait l'action. » Nous l'admettons volontiers de nos actes moraux, de nos actes de relations humaines et même de notre relation personnelle à Dieu. Pourquoi ne pas l'admettre aussi intégralement de l'acte liturgique ? Dans la vie de tous les jours, le chrétien pose les mêmes actes qu'un athée. C'est l'intention qu'il y introduit qui fait de chacun de ces actes un acte de foi, c'est elle qui donne un sens religieux à son existence. Recherchons la même vérité dans le geste liturgique, donnons-lui un sens, qu'il devienne l'expression digne et juste d'une vie intérieure.

B. LA VOIX

Le célébrant n'est pas seulement un homme qui agit, il est aussi une voix qui s'exprime. Par les paroles qu'il prononce, il rend présente la Parole, il adresse au peuple la Parole de Dieu, il adresse à Dieu la parole du peuple. A sa manière, il les met en situation l'un en face de l'autre, il établit le dialogue de l'un à l'autre, il les fait exister l'un et l'autre ensemble. Il importe donc que sa voix dise bien ce qu'elle doit dire, qu'il remplisse au mieux son rôle de prophète devant le peuple et d'orant en face de Dieu. Sa parole doit être une parole vraie.

I. Une voix qui parle.

Si nous faisons encore appel à la technique, ce n'est pas pour permettre au célébrant d'acquérir une belle voix. Une voix magnifique peut aussi bien proférer des insultes ou débiter des âneries, pire encore, elle peut, dans une diction étudiée et avec un timbre plein de résonances, énoncer des paroles banales ou des aphorismes creux. Il lui manque l'âme. Elle devient alors une voix mécanique, impersonnelle autant que ces visages des annonces de publicité, de beaux yeux sans regard, de belles lèvres sans amour, une espèce de coquetterie peinte et parfumée, inutile, vide, une voix qui ne dit rien, aussi vaine qu'une idole. Si c'était là l'objet de notre recherche, nos oreilles tinteraient des colères d'Isaïe, de Jérémie ou des psalmistes.

Il s'agit pour nous d'acquérir une voix qui parle, qui exprime quelque chose, et l'on n'exprime que ce qui est d'abord imprimé, que l'on porte en soi, que l'on nourrit de son propre sang et que l'on retire de soi pour le donner aux autres. L'annonce de la Parole est un peu comme une mise au monde, elle ne se fait pas sans douleurs ni sans joie. Surtout, elle ne s'improvise jamais.

Donc, si nous parlons de technique, c'est là encore pour assu-

rer le contact, pour que ma voix ne soit pas un écran pour la Parole, pour que par elle s'exprime mon intention profonde, pour qu'elle soit une manière d'offrande, un don, un acte de charité, d'amour, que la Parole que je dis ne soit plus ma parole, pas plus que celle du Christ n'était la sienne, mais la Parole de Celui qui l'avait envoyé, qu'ainsi ma parole, si je lis l'oraison, soit la parole du peuple vers Dieu, si je prononce l'homélie, soit la parole de Dieu adressée au peuple.

J'ai toujours été impressionné par cette annonce humble et audacieuse : M. l'abbé Untel va vous adresser la Parole de Dieu. Et ce n'est pas une annonce mensongère, car la Parole de Dieu, nous le savons tout au long de la Bible, nous le savons mieux encore depuis qu'Elle s'est faite homme, la Parole de Dieu nous est toujours adressée à travers la pauvreté de nos langages humains.

La technique ne doit pas être ici recherche d'un enrichissement extérieur. Elle ne veut nullement donner le change. Elle vise uniquement une plus grande docilité. Une belle voix qui rechercherait des effets oratoires pourrait aussi bien et même davantage empêcher la transmission du message, bloquer la médiation, qu'une voix bafouillante et imprécise. Il serait facile de tomber dans une sorte d'éloquence narcissique que les auditeurs dénoncent sèchement par cette phrase qui tombe comme un couperet : « Il s'écoute parler. » Quand l'orateur s'écoute parler, les gens ne l'écoutent plus, le message ne passe pas.

Ceci dit, mais il m'a paru essentiel de l'affirmer d'abord, il peut être bon de souligner quelques principes essentiels. Sachons que, là encore, c'est dans la patience des recherches quotidiennes, dans la soumission à l'expérience, dans l'acceptation des critiques bienveillantes... et même parfois des autres, que nous apprendrons à mettre ces principes en application.

2. Savoir parler.

La condition primordiale pour savoir parler est de savoir respirer. « Respire ton rôle ou ton texte, et tu sauras le dire », conseillait Louis Jouvet aux comédiens. Nous pouvons reprendre ce conseil pour nous. Une respiration intelligente, avant de commencer de dire le texte aussi bien qu'en cours de proclamation, permet à la fois une annonce plus exacte par celui qui parle et une meilleure compréhension de la part de celui qui écoute. En ce sens, elle favorise donc l'échange et le dialogue.

Si je veux parler pour être entendu, il faut aussi poser ma voix, c'est-à-dire non pas utiliser une voix de gorge, mais, comme le disent les gens de théâtre, parler dans le masque. Il faut émettre un son et non le garder pour soi.

Nous sommes tous persuadés évidemment de la nécessité absolue de prononcer et d'articuler. Il serait trop long d'énumérer les conditions techniques d'une prononciation et d'une articu-

lation correctes. Je voudrais attirer votre attention sur ceci en souhaitant que vous en soyez convaincus : si nous voulons donner au mot toute sa valeur, toute sa force, nous devons croire que chacun d'eux a son caractère propre, que chacun a sa couleur sonore, son originalité individuelle. Un mot n'est pas seulement l'assemblage savant ou spontané de sons articulés entre eux par des consonnes, il est, en soi, porteur d'une âme, il détient une signification propre. Croire au mot comme signe. L'objectif d'une bonne diction n'est pas d'abord l'émission matériellement correcte de syllabes associées entre elles, mais, sous le signe, la découverte de l'âme. Il en est des mots et de la voix comme du geste, toute notre recherche, toute notre étude doivent avoir pour but de les intentionnaliser, de les spiritualiser. C'est seulement lorsque nous nous serons placés dans cette perspective que les mots deviendront éléments de dialogue, moyen d'échange, entrée dans le mystère. Autrement, ils ne sont qu'une coque vide qui roule et tangué sur la mer agitée d'un bavardage fatigant. Nous connaissons cette locution fréquente : un flot de paroles... un flot qui submerge, mais ne porte rien.

Souvenons-nous encore de ceci : le mot n'est pas seul. Il n'est qu'un élément dans l'architecture complexe de la phrase. Il nous faut donc également dégager la structure de cette phrase et respecter son rythme si nous voulons que l'assemblée qui nous entoure accueille en elle les idées que nous avons l'intention de lui communiquer. Là encore, il serait trop long de pénétrer dans les détails. Je souligne simplement la nécessité primordiale de respecter la ponctuation pour rendre la phrase intelligible, et j'entends ici intelligible dans son sens authentique, c'est-à-dire pour permettre à l'auditeur de lire à l'intérieur, d'entrer dans les profondeurs, dans le mystère de la parole que nous lui proposons.

J'aime assez ce terme de syntaxe : une proposition. Il faudrait que chacune de nos paroles devînt ainsi une proposition, une proposition à celui qui nous écoute, en sorte qu'il ait le choix entre l'adoption ou le refus, mais qu'il lui soit impossible de demeurer dans l'indifférence. Avec ou contre moi, dit Jésus-Christ. Mais sans moi, vous ne pouvez rien faire.

Nous devons également rechercher le ton juste. C'est sans doute le plus difficile. Il faut éviter avec autant de soin l'emphase oratoire ou la dramatisation excessive que la simplicité affectée ou la lecture monotone et sans âme, style réfectoire.

Pour essayer de trouver le ton juste, il est indispensable de bien déterminer le genre littéraire du morceau que nous interprétons, des paroles que nous adressons à l'assemblée. L'invitation : « Le Seigneur soit avec vous », exige un autre ton que la lecture de l'oraison. Une monition requiert un autre ton que la proclamation de l'épître... un autre ton... et une autre voix. Une parabole et un extrait du discours après la Cène ne seront pas lus de la même façon. C'est le ton que je donne à telle ou telle lecture qui la rend vivante, qui la recrée, lui donne

son caractère propre, la personnalise. Or ceci est condition de l'échange entre le président ou un autre lecteur et l'assemblée, car il n'y a dialogue que d'une personne qui s'adresse à d'autres personnes.

3. Le chant.

J'ajouterai un dernier mot concernant la parole chantée. Il me semble qu'il faudrait que nous soyons plus exigeants avec nous-mêmes à ce sujet. Ayons l'humilité nécessaire pour apprendre la mélodie... au moins la mélodie. L'artiste qui se présente sur la scène du music-hall prépare à fond son programme. Il sait qu'il y va de son nom... et de son portefeuille. Est-ce que nous nous sentirions moins responsables ?

Bien sûr, le problème n'est pas le même et un célébrant à la voix mal posée peut avoir plus de présence qu'un célébrant au timbre sonore et distingué. La messe n'est pas un tour de chant. Mais, à l'image de Jésus-Christ, Dieu parfait et en même temps homme parfait, nous devons apporter le plus grand soin à la réalisation de l'acte liturgique.

Nous chantons avec une voix qui est la nôtre. Nous ne la changerons sans doute pas. Nous pouvons cependant l'améliorer. Nous devons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour qu'elle exprime de son mieux la louange de la gloire de Dieu.

Certes, tout ceci, et tout ce que nous avons dit, implique préparation lointaine et proche. C'est normal. Il me souvient d'avoir lu un jour ce titre d'un ouvrage : *Notre beau métier d'hommes*. Je transposerai volontiers « notre beau métier de célébrants ». Un métier, cela s'apprend. Bien sûr, le métier n'est pas tout. Mais le connaître est la condition première pour la réalisation d'un chef-d'œuvre. Or, dites-moi, la messe ne vaut-elle pas d'être traitée avec autant de soin qu'un chef-d'œuvre ?

POUR CONCLURE

En tout ceci, je n'ai posé que des jalons; je vous ai adressé une invitation. Mais pouvais-je faire autre chose ? C'est en nous que doit naître l'idée. Tout ce qui vient de l'extérieur ne peut être que germe. A nous de l'accueillir, de le nourrir, de le faire exister, de le donner enfin. Il en est ainsi de la foi. C'est pourquoi il n'y a de vie qu'intérieure, comme il n'y a d'adoration et de culte qu'en esprit et en vérité. Et de même il n'y a de communication vraie entre les êtres que dans l'esprit et dans la vérité.

Mais dans ce monde terrestre dont nous sommes, l'Esprit et la Vérité n'apparaissent que dans l'individualité concrète des situations et des personnes. Rien ne nous servirait de faire retour aux mythes désincarnés des idéalismes. Notre foi est à l'Incar-

nation, avec toutes les limites et les conditionnements qu'elle implique, mais aussi avec toute sa réalité vivante. La liturgie aussi est incarnation, manifestation concrète de la foi, personnelle et communautaire. Acceptons-la telle qu'elle est et mettons tout en œuvre, nous, célébrants, nous, prêtres, pour que l'autel, par notre intermédiaire, inutile et indispensable, devienne réellement le lieu de l'échange, du dialogue, de la rencontre de Dieu et de son peuple. Par nos actes, par nos paroles, par notre présence, en union avec toute l'équipe qui fonctionne avec nous, efforçons-nous d'assurer la communication.

On dit : une voie de communication... Peut-être que nous ne sommes rien d'autre. Une voie, une voie terrestre, humble, mais elle est l'avenue qui achemine à la communion, la route qu'emprunte le Seigneur pour venir vers nous comme il s'avança à une heure précise de l'Histoire sur les chemins de terre de Palestine. Et notre tâche est-elle autre, aujourd'hui comme toujours, que de préparer les voies du Seigneur et de permettre son passage ?

E. ROYER.